OU EN SOMMES-NOUS?

Cour
FRC
6255

Voila la queſtion que je me fais tous les matins : les réponſes varient; je ne ſuis cependant pas très-mécontent de celles que je me ſuis faites aujourd'hui.

Je me demandois où en eſt le duc d'Orléans?

Je me ſuis répondu, dans la boue : il a voulu nous faire peur, & il ne nous a fait que pitié : il eſt tellement ruiné, qu'il ne paye ni ſes fourniſſeurs ni ſes gens; tellement déshonoré, que même on ne l'inſulte plus; tellement exécré, qu'il ne ſe fait pas un petit crime en Europe, dont on ne l'accuſe dans le premier mouvement; tellement décrié, qu'on l'abſout dès l'inſtant que l'on réfléchit; tellement connu, que même la faction n'en veut plus, & qu'elle commence à faire une réputation au petit duc de Chartres, pour s'appuyer de lui, & abandonner le cadavre du pere.

Je me demandois où en eſt ce petit duc de Chartres?

Je me ſuis répondu, à rien : c'eſt un enfant, & un ſot enfant qui veut faire l'homme, & ne peut tout au plus paſſer que pour un nain, qui veut être populaire, & qui ne ſait que dire *je ſuis*

M2 W 1668

populaire. Quand on n'eſt ni roi, ni homme public, ni héros, c'eſt dire au peuple : *tu es une bête que je careſſe : je me dis ton égal, ſachant bien que je ne le ſuis pas : je veux bien deſcendre vers toi, te protéger; tu dois être fier de ma familiarité, parce que je ſuis un prince, & que tu n'es que le peuple* : harangue inſultante, imbécille, qui ne peut ſéduire que des eſclaves, & à laquelle un homme libre répond en tournant le dos, s'il eſt aſſez modéré pour ne gourmer le protecteur. Ce petit prince ne ſera jamais rien, parce qu'il n'a ni ame ni meſure. Il n'a pas d'ame, car le jour même où on devoit attaquer le Palais Bourbon, il a dit à des ouvriers raſſemblés : *on feroit-là une belle rue, ſi ce palais n'y étoit pas.* Il n'a pas de meſure, car, en tenant ce propos, il n'étoit pas sûr que les ouvriers démoliroient le palais, & en conſeillant ce qu'il ne peut pas faire exécuter, un factieux ſe compromet, & montre le petit bout de l'oreille. — Ce petit prince n'eſt pas redoutable; il pourra, tout au plus, recommencer ſon pere.

Je me demandois où en eſt M. le Comte d'Artois ?

Je me ſuis répondu, il eſt encore retenu par la crainte de ſe démentir, & par les mauvais conſeils qui l'environnent; mais il a refuſé toutes les propoſitions que lui ont faites les ennemis de la révolution; mais il faut que l'aſſemblée nationale

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

ait prononcé sur ses dettes, pour qu'il puisse ne pas revenir banqueroutier. — Il reviendra, il prêtera le serment civique, & nous n'en avons rien à craindre.

Je me demandois où est le prince de Condé?

Je me suis répondu, à pas grand'chose : il boude, il gronde, il attend, & la lice qui attend que les petits de celle qui occupe la hutte aient grandi, est bien sûre de n'y pas rentrer. Si de mauvais conseils le poussoient à des mesures hostiles, il ne feroit pas une campagne; le roi & la nation auroient bientôt dévoré son armée, si l'idée de combattre la nation & le roi ne l'avoient pas désarmé.

Je me demandois où en sont les Jacobins?

Je me suis répondu : ils se démasquent, ils périront; ils viennent de publier leur correspondance; elle indignera tous les honnêtes gens. Des soupçons vagues sur les hommes publics, les tendres sollicitudes des Jacobins d'Aix & de ceux de Pontoise, sur ce qu'a fait ou pensé M. de Bouillé à Béfort; une autre société, qui dénonce que la voix publique accuse un prédicateur; une troisieme, qui dit qu'un citoyen a voulu exciter un combat entre les troupes de ligne & la garde nationale, tandis qu'il n'y a pas eu de combat, & que l'on n'avance aucun fait, aucune preuve à l'appui de l'intention qu'on suppose. Un rédac-

teur qui propose froidement d'exclure tous les procureurs au parlement ou au châtelet, & tous ceux du royaume des places de défenseurs publics, & de priver ainsi de leur pain, d'honnêtes & nombreux peres de famille, & cela parce que, dit-il, quand on a supprimé la place, il faut supprimer le titulaire, &c. &c. Un tel ensemble de choses, doit avertir tous les honnêtes gens du danger de ce club dominateur; & quand une fois un abus est bien connu, bien avoué, il ne tarde pas à disparoître. De cela je conclus, que pour se délivrer de l'influence des Jacobins, il suffira que l'on suive attentivement leur conduite, & que l'on lise leur gazette.

Je me demandois. Où en sont les aristocrates? Je me suis répondu. Ils ne sont plus, depuis quelques tems, devenus aussi injustes qu'ils ont été lâches; ils tournent leurs yeux vers Turin, ils se plaignent du roi, de ce roi dont la pitié pour eux a causé toutes ses peines, de ce roi qui a sacrifié sans regret toutes ses prérogatives personnelles, & qui n'a hésité que sur les leurs. Cette ingratitude a décidé leur perte. Livrés à des illusions puériles, à des rêves impies, ils se sont égarés dans leurs vaines pensées, ils ne sont ni à craindre ni à observer. Il y auroit de la folie à croire que des hommes qui haïssent la nation & le roi puissent se faire un parti en France.

Je me demandois. Où en ſont MM. de Lameth, Duport, Barnave ; d'Aiguillon & Menou ?

Je me ſuis répondu. A bien examiner, ils ne ſont pas ce qu'on les a crus. — Tout le monde s'y eſt trompé. Les uns les ont pris pour des héros patriotes, & ils ne ſont ni patriotes ni héros; d'autres les ont crus de grands conſpirateurs, & ils ne ſont ni conſpirateurs ni grands. — Menou & d'Aiguillon ne ſont rien; leur mérite vient de ce qu'ils mangent, boivent, marchent & vivent avec les autres. — Barnave eſt un joli rhétoricien, qui a aſſez bien répété Mirabeau & l'abbé Syeïs, qui s'eſt bien battu, qui a raiſonné ſur les colonies ſans expérience ni raiſon, & ſur le droit de paix & de guerre ſans bonne foi; il n'a pas de principe, a du talent & de la vanité; il ne renverſera ni ne gouvernera la France. — Duport eſt un rêve creux, un magnétiſeur matérialiſte, aſſez profond en conception; mais ſans éloquence ni génie. Quant aux Lameth, ce ne ſont que des intrigans hardis; du tems de la cour ils étoient en avant, parce que le ſiecle étant corrompu & léger, des hommes hardis & intrigans devoient avoir des ſuccès. — La révolution les a un peu dérangés; mais ils ont bientôt vu, & Alexandre a vu le premier que, la révolution n'ayant que déplacé quelques gens ſans changer le ſiecle, la hardieſſe & l'intrigue devoient encore réuſſir;

alors ils ont repris courage, ont changé l'adreſſe de leurs lettres, & ils ſe ſont trouvés à leur place. — Alors on leur a ſuppoſé des vues quand ils n'avoient que des prétentions; on a pris la nullité d'Alexandre pour de la profondeur, l'imprudence de Charles pour de l'audace, leur ingratitude pour du caractere. — Mais les circonſtances ne leur ont pas manqué, & ils ont manqué aux circonſtances. — Ils ſont connus, leurs partiſans les haïſſent, & s'en laſſent; des hommes plus forts qu'eux, les Syeïs, les Chapellier, les Pétion, s'ennuyent & rougiſſent d'entendre toujours nommer enſemble les Lameth, & une révolution à laquelle ils ſont au moins inutiles. — Tout cela finira donc bientôt & nous ſeront tranquilles.

Je me demandois : — où en eſt l'aſſemblée nationale ?

Je me ſuis répondu : elle avance, mais elle eſt ſûre. — La conſtitution eſt preſque finie, le clergé eſt achevé, les juges ſont élus, les baſes de l'impôt ſont convenues; il reſte à peine pour deux mois d'ouvrage. Il faut donc que l'on appelle promptement la ſeconde légiſlature; celle-ci emportera les haines, & nous laiſſera le bien qu'elle a fait; ſi elle dure plus long-tems, elle voudra adminiſtrer, gouverner: car il ſuffit qu'une aſſemblée ſoit, pour qu'elle agiſſe & veuille dominer. — Il faut donc que tous les bons citoyens

l'invitent à appeler une autre législature, & prononcent tellement leur vœu, qu'elle y cede sans résistance.

Je me demandois où est le roi?

Je me suis répondu : — après tant de secousses, au milieu des orages, sa bonté & sa probité connues lui ont gardé l'amour des peuples. — Ce n'est point sa couronne qui l'a conservé, c'est lui, c'est son personnel qui a conservé sa couronne. — La liberté, dans son premier élan, a presque renversé le trône, & elle a respecté le roi. — Mais il faut, pour l'intérêt public, que les attaques cessent, que la confiance revienne, que le roi puisse enfin faire exécuter la loi qu'il a juré de maintenir. — Tout cela arrivera tout seul s'il y a une seconde législature de convoquée.

Je me demandois : où en est Paris?

Je me suis répondu : — il est las, désennivré & appauvri ; il veut la liberté & hait les factieux. — Il y a dans son sein sept ou huit cens coquins que les partis soudoyent & se disputent; si l'ordre renaît, si la force publique s'organisent, un canal, ou un chemin, ou un défrichement nous en débarrassera en les nourrissant & les occupant. — Les chefs de partis disparoîtront dès qu'il sera bien décidé qu'on ne veut pas les faire ministres. — Les sections peuvent devenir raisonnables si seulement les honnêtes gens veulent bien finir

par y aller. — Les ouvriers, les commerçans desirent la paix, & tout Paris aime le roi, excepté la majorité du caveau & la minorité du café Procope.

Je me demandois : où en sont les provinces ?

Je me suis répondu : elles sont dégoutées des troubles & des mouvemens ; elles supportent impatiemment les clubs jacobites qu'on y a semés : elles demandent hautement que la licence soit enfin contenue ; & il est désormais impossible de les remettre dans le saint mais terrible état d'insurrection.

Je me demandois enfin : où en suis-je ?

Et je me suis répondu : — J'ai perdu un tiers de mon revenu & j'en suis consolé ; j'aime la constitution tout en voyant ses défauts ; j'aime mon roi, & je serai bien content lorsque, le voyant dépositaire paisible & libre d'une autorité légitime, je pourrai m'en rapporter à lui sur le maintien de l'ordre public, & voir des législateurs calmes, & qui ne feront plus, comme ceux-ci, ennemis nés les uns des autres, s'occuper à articuler notre volonté nationale ; alors tranquille sur la république, je m'occuperai de mes affaires, qui en iront beaucoup moins mal.